

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE

PRIX

du
JOURNAL.
Rue 25 Mai N^o. 67.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

de
L'ABONNEMENT
3 francs par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

- Jandi 24. — Combat de Witepsack (Russie), par le général Murat, 1812.
- Mardi 25. — Bataille d'Aboukir (Egypte), par le général Bonaparte, 1799.

MONTEVIDEO.

SIMPLE QUESTION.

A M. LE VICE-AMIRAL MASSIEU DE CLÉVAL.

La mort de nos deux compatriotes, châtés éventrés et égorgés par l'ordre d'Oribe, est-elle vengée?

JUAN MANUEL DE ROSAS.

(Suite.)

La campagne de Buenos-Ayres gemit sous le terrorisme de Rosas, et celui-ci faisait circuler hypocritement dans les districts lointains, que ces desordres étaient l'œuvre des soldats de Santa-Fe. Don Estanislao Lopez, indigné contre cette conduite, voyant avec horreur les flots de sang que versait Rosas (don Estanislao Lopez était brave, généreux et humain), prit la détermination de s'entendre, pour la paix, avec le general Lavalle, et de se retirer dans sa province. Les esprits étaient trop irrités pour écouter le langage froid de la raison et de la morale, et les propositions de Lopez n'eurent point de suite. Les deux partis se préparèrent alors à une bataille; les deux armées se rencontrèrent au lieu dit el Puente de Marquez. Elles s'aborderent avec impetuosite, mais une charge heureuse faite

par don Pascual Echague, commandant l'avant-garde de Lopez, et un mouvement hardi de don Gervasio Rosas, qui eut pour résultat la dispersion des CAVALLADAS du général Lavalle, forcerent celui-ci de se retirer, et laisserent la campagne au pouvoir de Rosas et de Lopez. Juan Manuel Rosas n'eut aucune part au succès de la bataille; cependant il en recueillit les fruits. Lopez se retira immédiatement dans sa province, et Rosas lui fit don, de sa propre volonte, des immenses troupeaux de certaines estancias, situées au nord de la province de Buenos-Ayres, et appartenant à des personnes qui avaient figurés parmi ces ennemis ou qui lui déplaisaient; il profita de l'occasion pour les plonger dans une effroyable misere.

Aussitôt la retraite de don Estanilao Lopez, gouverneur de Santa-Fe, la guerre ne fut plus qu'une suite de depredations, d'assassinats, de viols, et le seul acte remarquable de Rosas fut sa negociation avec le vicomte de Venancourt, qui commandait quelques batiments de guerre, en face de Buenos-Ayres. Rosas, au moyen de ses agents, lui fit entendre qu'il y avait des Français prisonniers sur les embarcations de guerre de l'armée nationale, victorieuse dans la guerre du Bresil; que ces embarcations appartenaient à un usurpateur, qu'elles n'avaient pas de patente, et qu'elles pouvaient être considérées comme des embarcations de pirates, qu'il l'autorisait à les détruire, et qu'il le suppliait de delivrer ceux de ses soldats prisonniers qu'y detenait Lavalle, et de les lui remettre. Ainsi fit le vicomte de Venancourt; il surprit, pendant la nuit, un ba-

timent de l'escadre nationale, le livra aux flammes, et garda à son bord cinquante et quelques prisonniers que le colonel OlaBarria avait fait à un corps commandé par Ramirez Manana, chef partisan de Rosas, les memes qui furent débarqués et remis à Rosas dans le port de la Ensenada. Rosas, qui fait parade de patriotisme et de sa repugnance pour tout arrangement, toute alliance avec les étrangers, oublie ce pacte deshonorant pour lui, qui eut pour resultat l'incendie de navires qui avaient seme la terreur parmi les ennemis de la Republique Argentine.

De la part du general Lavalle, un excès d'impatience et de sensibilité, causés par les souffrances de la province de Buenos-Ayres, le decidèrent à traiter avec Rosas, convention qui fut conclue, apres bien des delais et bien des intrigues, Rosas si habile, quand il s'agit d'être perfide, le fatigua et le vainquit. La convention était bonne en elle-meme, elle promettait de guerir les blessures qu'avait faites la guerre civile, mais elle ne reposait sur aucune garantie. Lavalle était un caballero, il crut que son rival l'était aussi, et qu'il était incapable de manquer à sa parole. Mais Rosas, avant de laisser secher l'encre avec laquelle il avait signé cette convention, répondait au docteur Tagle, qui lui faisait remarquer que cette convention était trop avantageuse à Lavalle et à ses amis: "Comme je n'ai pas l'intention de l'observer, taisez-vous, homme; ne voyez-vous pas que j'ai trompé les unitaires?"

En effet, la convention promettait que tout serait oublié, et Rosas persecuta et extermina; la convention proclamait l'oubli, et Rosas

FRUILLANTON.

MEMOIRES SECRETS SUR LA RESTAURATION. PREMIER FRAGMENT.

MARIE-LOUISE, DUCHESSE DE PARME.

Austria's mournful flower!

(BROWN.)

(Suite.)

Cet événement se passait avant le cinq mai 1821. Mais quand on se rappelle combien les plaisirs du Taro et de l'Enza se parfumaient au prin temps d'irrésistibles arômes, quand on rovoit par l'imagination ces arbres épais, noueux et branchus d'où retombent en murailles de grappes et de pampres les vignes qui les ont amoureusement enlacés, quand on s'endort aux molles caresses de ce climat dont le soleil a chauffé le berceau de l'Arioste et de Corrége, sans excuser l'impératrice, on comprend que la femme ait pu se préparer des regrets.

Vraie ou fautive, l'intimité de Neipperg et de la duchesse de Parme fut, dans ses apparences, de la plus grande utilité pour le peuple qu'ils semblaient gouverner avec un égal pouvoir, bien que le comte gardât les travaux et les haines, tandis que l'ex-impératrice recueillait les bénédictions et les supplices. Le chambellan était un homme toujours préoccupé du soin de faire oublier le diplomate. Si, dans les longues soirées d'hiver, il lisait compaisamment à Marie-Louise les pamphlets où le caractère de Napoléon était défiguré avec le plus odieux talent, et qui venaient de tous les points de l'Europe grossir avec une singulière ponctualité la bibliothèque du Palazzo Giardino, en revanche on ne saurait qu'admirer la florissante vie dont ses dix années de secrétariat ont doté l'éphémère et accidentelle royauté de Parme.

Au mois de septembre 1828, en revenant d'un voyage à Vienne, où il avait suivi Marie-Louise, le comte Neipperg éprouva les premières atteintes de la maladie dont il fut victime. Malgré sa faiblesse il voulut accompagner en Piémont la duchesse, qui s'obstina, cruellement peut-être, à entreprendre durant l'hiver cette excursion nouvelle; car son chambellan avait cinquante-sept ans. Neipperg

habitait avec Marie-Louise une des maisons de plaisance du roi de Sardaigne, lorsque son mal prit un caractère tellement grave que les médecins parurent en désespoir. Le déplacement du moribond fut alors impérieusement exigé par cette ridicule étiquette de cour qui établit des distinctions mêmes dans la mort, et qui se soufre pas qu'un individu étranger aux dynasties royales meure dans une résidence souveraine. A l'exemple de M. de Maupertuis, qui sortait en chaise à porteurs de Versailles pour expirer dans le voisinage, le comte Neipperg fut transporté à Turin; on dit que le roi de Sardaigne, qui avait conçu pour cet homme assurément remarquable la plus jalouse antipathie, avait caché derrière une fenêtre, sous les tentures d'un rideau, tandis que le malheureux chambellan sortait en tière du palais, et qu'à la vue de cette mine il laissa échapper les marques d'une secrète joie. Abandonné, comme par un équitable retour de la Providence, à ses heurs dernières et au milieu des souffrances les plus aiguës, Neipperg implora de ses domestiques, restés seuls fidèles, la grâce d'expirer sous le ciel de Parme, vis-à-vis des monuments qu'il avait bâtis, aux regards du peuple qui lui devait une espèce de bonheur administratif, il succomba

écrivait en tête de son programme VENGANCE.
[La suite au prochain numéro.]
A. DELACOUR
traducteur.

SINISTRE D'UN CANOT DE L'ARETHUSE.

Vendredi matin, 21 juillet, une chaloupe de l'Aréthuse était allée faire de l'eau au Cerro. Le samedi, vers sept heures du matin, M. Leguillon Penanros, commandant de l'Aréthuse, craignant que les vingt hommes montants la chaloupe, ne manquassent de vivres, envoya un canot avec des vivres, du bois, etc. Ce canot avait à bord 12 hommes, le patron et l'élève, M. Berthet commandait l'embarcation. Vers une heure de l'après-midi, au moment où le canot revenait de son expédition, il fut pris en flanc par plusieurs lames formidables, dont la seconde, par un de ces coups désastreux qu'il est impossible de prévoir, la fit sombrer du côté opposé à celui où la voile portait le vent.

Les quatorze hommes tombèrent immédiatement à la mer; ce fut alors une scène épouvantable de terreur et de désolation; l'ancre de salut appartenant à l'embarcation, se trouvait retenue par une corde à un anneau adapté au milieu du canot qu'elle tenait constamment penché, puisqu'elle touchait le fond.

Tous ces malheureux avaient les yeux fixés sur le jeune élève qui, voyant l'impossibilité de remonter au canot, leur conseilla de s'aider des avirons flottants et de se laisser aller à la côte. Mais cette chute inattendue avait troublé le sang-froid des matelots, qui poussaient des cris de détresse, et refusaient d'abandonner le canot, leur seule espérance. Les voyant disparaître un à un sous ses yeux, le jeune Berthet, le cœur navré, mais infatigable et calme, les encourageait par son exemple. Saisi à plusieurs endroits du corps par trois ou quatre infortunés qui luttèrent contre la mort, il se dégagait de leurs étreintes et les plaça sur des avirons, puis, confiant dans sa bonne fortune, il se laissa porter à terre, appuyé sur deux avirons. Ses

dans cette ville le 22 décembre 1828. Ses parents, que le bruit de sa maladie avait attirés, son régiment, ses courtisans, sans assister aux funérailles, qui, du reste, eurent tout l'éclat d'un événement politique pour l'Autriche. Un cheval de bataille, suivant la coutume allemande, fut immolé sur sa tombe. Marie-Louise était déjà repartie pour Vienne.

II.

Vous avez peut-être entendu dire, s'écriait naguère un charmant écrivain perdu pour notre littérature, que Vienne est en Autriche ou en Allemagne! Ne le croyez pas. Vienne est en Italie, peut-être du côté de Florence, peut-être même près de Naples et de la chaude mer de Sicile. Soyez bien sûrs que cette belle et riante ville, toute parsemée d'arbres verdoyants, toute hérissée d'églises peintes et dorées, de palais garnis de tableaux et de mosaïques, pleins de musique et de danse, n'est pas une cité allemande. Le ciel coloré et éclatant qui jette le soir de longs rayons rouges sur les montagnes de la Bohême, est un ciel d'Italie. Ces femmes avides de plaisirs, d'harmonie, de fleurs, élégantes, voluptueuses, ces femmes qui aiment à échapper de leurs yeux quelques étincelles du soleil de Portici ou de Veïetri, qui prononcent la vieille langue romaine avec le doux accent de la Toscane, ne sont pas nos filles des Huns et des Saxons. Tout ce que les invasions germaniques ont enlevé à l'Italie se retrouve

habits chargés d'eau gênaient ses mouvements; trois fois il descendit au fond de l'eau pour les ôter, et trois fois il retrouva la planche de salut qui flottait à ses côtés. Enfin il fut aperçu par deux hommes de la chaloupe, qui l'entraînèrent avec une amare et l'amènèrent à terre.

Le patron du canot avait suivi l'exemple de M. Berthet; mais il eut la tête brisée en abordant.

M. Berthet, tout meurtri, fut transporté immédiatement à un saladero, propriété portugaise, où les soins les plus empressés et les plus affectueux lui furent prodigués. Aujourd'hui il est à bord de l'Aréthuse, et son état est on ne peut plus satisfaisant.

Les marins de l'Aréthuse sont plongés dans une douleur morne; ils contemplent avec tristesse la place qu'occupait naguère le canot fatal. Ils pleurent silencieusement en songeant à leurs camarades perdus. M. Leguillon Penanros est inconsolable, il sait que treize de ses enfants ne sont plus. La population française de Montevideo a été consternée par cette triste nouvelle. L'équipage de l'Aréthuse et son digne commandant sont les objets de sa sympathie profonde; elle admire le courage du jeune Berthet, et le souvenir douloureux de ce désastre vivra longtemps dans son cœur.

A. D.

Montevideo, 24 juillet 1843.

Des motifs de convenance nous obligent à retarder jusqu'à demain la publication de la 3ème lettre d'un Français non armé.

Un édit, signé Manuel Correa, régularise, par la nomination de chefs, la levée ordonnée par M. le ministre de la guerre.

L'aliénation des droits de douane pour 1844 étant presque conclue, un décret signé Suarez et José de Bejar, nomme une commission provisoire, chargée de préparer les travaux de la commission qui sera nommée par les intéressés. Cette commission, qui rendra compte de ses opérations à la commission définitive qui lui succédera, est composée ainsi qu'il suit :

MM. Alejandro Chucarro,
Daniel Vidal,
Diego Espinosa,

dans cette douce et belle ville de Vienne. Les jeunes filles que les soldats impériaux ont arrachées aux plus nobles maisons, les familles illustres qu'ils ont guidées en orges, les divins chanteurs qu'ils ont liés à la queue de leurs chevaux et traînés dans le nord pour se distraire dans leurs orgies, les statues, les peintures, tout est à l'Allemagne n'a rien eu de ce butin, Vienne a tout pris, tout conservé; on dirait qu'on lui a apporté aussi le ciel sans nuages, l'air de fête et de joie, et les douces langueurs des molles latitudes méridionales. Ne cherchez plus les jeunes soubretteuses de Venise et les nobles filles des doges sur les eaux dormantes des lagunes, dans l'obscurité des gondoles, ou sous les arceaux des longues galeries procuratives; les Montecchi et les Capuletti, les Foscari et les Doria, les Grimani, les Tiepolo sont dans les sibons de Vienne; les femmes spirituelles de Milan sont à Vienne aussi; les savans et les seigneurs de Padoue, les ducs de Mantoue, les princes de Vérone, les divins musiciens de Crémone, les bouffons de Bergame, tout cela est à Vienne.

Là est l'Italie entière, mais l'Italie riche, grassée et bien nourrie, sans marais pontins qui la dévorent, sans Vénus qui la brûle, l'Italie sans Allemands qui l'oppriment et la dépouillent. Là vous trouvez cette élégance, ce goût des arts et des plaisirs, cette sûreté de commerce, cette facilité de vivre que la pauvre Italie n'a plus depuis longtemps, une noblesse sans morgue, douce et bonne enfant, parce que rien de ce qu'elle a ne lui est contesté, et un ménage

Francisco Hoquard,
Jean Biraben,
Manuel José da Costa Guimarães,
Manuel Ocampo.

LE CHEF POLITIQUE ET DE POLICE DU DÉPARTEMENT.

D'accord avec l'autorité supérieure, ordonne :
Art. 1er. On ne délivrera aucune papelette d'exemption, à moins que l'intéressé ne justifie 1o d'un certificat du chef du corps, dans lequel il sert, et qu'il prouve qu'il est actuellement enrôlé dans les rangs de l'honneur; 2o qu'il est propriétaire d'un établissement sujet à patente; à ce sujet, il devra présenter une complète justification.

Art. 2. Les établissements, qui obtiendront la papelette d'exemption, doivent la placer dans un endroit visible de la rue.

Art. 3. Les établissements des neutres, qui ne sont pas sous les armes, devront placer de la même manière leur patente hebdomadaire.

Art. 4. Ceux qui, ne se trouvant pas au service, obtiendraient, par quelque moyen que ce soit, une patente d'exemption qui ne leur est pas due, paieront l'amende imposée, et de plus, seront sujets à une peine proportionnée à la nature et au mode de la fraude.

Art. 5. Les établissements sujets à la patente, doivent en la procurer dans les trois premiers jours de chaque semaine.

Art. 6. Les nouvelles papelettes d'exemption, que l'on commence à délivrer depuis le lundi, 24 du courant, selon les dispositions de l'édit en date du 21, pourront être demandées jusqu'au vendredi, 29 juillet, où commenceront la visite des établissements qui les auront obtenus.

Art. 7. Soit publié pendant trois jours.

Montevideo, 23 juillet 1843.

ANDRÉS LANAS.

M. PICHON.

La femme de défunt Guillaume Schepé, Française, réduite à la plus profonde misère, s'est présentée chez M. le consul général de France, pour demander des secours. M. le consul les lui a refusés; M. le consul cependant, distribue chaque jour, de l'argent à des hommes qui ne sont pas Français. Nous en désignerons trois.

1o Le sieur Antonio, veuve de Clemente Caricaburo, natif de Lisondo, val de Bastan, Haute Navarre (Espagne.)

2o Le sieur Antonio, wagon, natif d'Arantz, Haute Navarre (Espagne.)

3o Le sieur Agustín, charpentier, des environs de Tolosa, province de Guipuzcoa (Espagne.)

Les sieurs Salano et Salvat Etcheberryen dit Colla Etcheberry de Jaqu et Dupuy, ex-garde forestier, de St-Jean Pied-de-Port, sont les agents que M. Pichon em-

de sang, de mœurs et de race, qui donne une merveilleuse originalité à cette société unique au monde. On y voit des Polonoises de la Galicie, fines, légères et moqueuses comme des Parisiennes, des grands seigneurs hongrois, glorieux comme des Génois et naïfs comme des Suisses, des grandes dames autrichiennes, nées en Italie, élevées en France, qui savent tout Racine, tout A'fieri, tout Shakspeare, et qui pourraient à peine lire Schiller dans leur langue maternelle. Là les affaires se font en latin, les plaisirs en français, et les amours dans la langue du Tasse et de Pétrarque. Quant aux Allemands, j'ai bien oui dire qu'ils en trouvent quelques-uns à Vienne; mais je vous prévient qu'il faudra prendre quelque peine pour les rencontrer.

Marie Louise reparut dans cette atmosphère de bonheur avec l'enivrement d'une belle esclave du sérail qui pour la première fois, depuis quatorze ans, obtient de grand-seigneur la permission d'ôter son voile dans le quartier franc. Le joug de Neipperg lui avait pesé. On s'en même été jusqu'à dire que bientôt elle le remplacera dans son cœur. Ce fut à partir de la mort de son secrétaire intime que la dureté adopta un genre de vie cosmopolite qui porta une atteinte irréparable à sa popularité. Par là même le lieu de son exil se réchauffa. Le sacrement de Neipperg dans l'administration du duché fut également une création du prince Metternich, mais il ne cumula pas cet emploi avec des relations plus dominantes, et Marie-

ploye pour découvrir les hommes, même étrangers, qui ne sont disposés à prendre les armes, et pour les soulever, afin de les en empêcher.

Cela nous fait supposer que le véritable motif, pour lequel M. le conseil-général n'a pas accordé la somme Sempé, est celui-ci : qu'il ne suppose pas qu'une femme soit disposée à prendre les armes.

NOUVELLES DU SOIR.

Avant-hier, cinq passes de l'ennemi se sont présentées : leurs dépositions constataient toujours la détresse de l'ennemi.

M. le ministre de la guerre, D. Melchor Pacheco y Obes, a reçu deux lettres importantes des colonels Estibao et Flores.

La lettre du colonel Estibao est datée du camp à Pabon, 17 juillet 1813.

La première constate que le colonel Estibao quitta l'armée le 9 ; le 9, il passa la rivière Santa Lucia. Angel Nuñez s'était dirigé sur le département de la Colonia avec une force de 300 hommes ; cette nouvelle fut connue le 12, au matin. Le 12 même, les guérillas de la division Flores attaquèrent un corps ennemi de 80 hommes qui gardait 8000 têtes de bétail ; les 80 hommes furent dispersés, et tout le bétail pris. Le 14, le colonel Centurion et le major Mesa se joignirent aux divisions Estibao et Flores. — Le véritable but de Nuñez, suivant le colonel Estibao, était de réunir du bétail et des chevaux pour l'armée d'Oribe.

La lettre du colonel Flores confirme tous les détails donnés par le colonel Estibao. Elle constate qu'entre les 8000 têtes de bétail prises le 12, l'armée nationale a saisi des chevaux, des poulains et des jumens. Le colonel Flores harcelait Nuñez, jusqu'à ce qu'un corps fut placé sur les hauteurs de San Juan, pour lui couper le chemin du département de Mercedes.

Le gouvernement a reçu hier soir deux lettres de Buenos Ayres, signées par des personnes honorables, où il est affirmé que Angel Nuñez n'a été complètement battu, et qu'il est entré à la Colonia avec une dizaine de fuyards.

FRANCE.

PARIS, 24 AVRIL.

Encore de l'argent ! M. le ministre de la marine est venu présenter aujourd'hui à la chambre une nouvelle demande de six millions environ pour nos établissements de l'Océanie. Sans doute, puisque nous voulons posséder des colonies dans ces mers, cette dépense est nécessaire :

Louise, libre d'elle-même à quarante ans, plutôt, comme on dit spirituellement en France, jouir un peu de son festin. Tantôt, c'était le besoin maternel d'embrasser le duc de Reichstadt que la ramenait à Vienne ; tantôt, le désir pieux de consulter sa dévote sœur de Munich ; ou bien l'estimable idée de rendre ses devoirs à son cousin de Naples. Mais de pareils voyages n'entraînaient pas moins à la suite de Marie-Louise une coûteuse et ridicule caravane de femmes, de pages, de grooms, de chevaux, de carrosses, de chiens, de perroquets, et de moines ; et, par un contraste fort étrange, à une époque où les plus puissants monarques de l'Europe se regardent comme trop heureux d'étendre aussi loin que possible le privilège de l'incognito, la duchesse de Parme affichait l'orgueil aux plaisirs de traîner de l'impératrice.

On ne lui épargna même pas les plus sévères leçons. Dans un prin temps où les brises du golfe de Gènes semblaient plus embaumées qu'à l'ordinaire, elle eut la faiblesse de louer à grands frais au roi de Sardaigne une élégante frégate pour visiter Naples à la manière de Cécopâtre. La mousson avait été mauvaise, l'hiver très rude : le peuple murmura. Le veille du départ, comme Marie-Louise soupait au palais ducal, elle trouva sous le pli de sa serviette un papier manuscrit : c'était un sonnet où les sentiments populaires s'exprimaient avec énergie. La duchesse fut le papier, devint pâle et pleura même de dépit. La petite cour fut toute la soirée dans la plus profonde cons-

mais il est nécessaire aussi de mettre un discernement dans les charges qu'on nous impose, et la France n'est pas inépuisable. Or, jamais un pays n'a vu pleuvoir sur lui une telle accumulation de dépenses sans cesse renaissantes : l'Afrique, l'Océanie, la refonte des monnaies, les chemins de fer, les fortifications de Paris, le rachat des actions des canaux, l'augmentation des employés au passage sur les routes, l'indemnité du sucre indigène, l'entretien d'une armée permanente de 500'000 hommes, selon la loi de recrutement discutée par la chambre des pairs, la perspective d'une indemnité de cent cinquante millions pour l'émancipation des noirs, et tant d'autres projets dont l'énumération ne finirait pas ; le tout en présence d'un budget en déficit et d'un déficit antérieur. En vérité, si on se proposait pour problème à résoudre de bouleverser et d'annuler nos finances, de réduire, dans un temps donné le pays à la banqueroute, s'y prendrait-on autrement ?

On ferait interdire tout homme qui administrerait sa fortune comme s'administrait la fortune publique, et si la gestion de la liste civile ressemblait en rien à celle de nos finances, M. de Montalivet ne resterait pas huit jours au poste qu'il occupe.

— Des bruits alarmants ont circulé depuis quelques jours au sujet d'un nouveau tremblement de terre qui aurait frappé la Guadeloupe, et se serait, cette fois, appesant sur la Base-Terre.

Une lettre du gouverneur, du 20 mars, écrite de la Base-Terre même, vient heureusement de démentir ces tristes nouvelles. Elle annonce que, à la Pointe-à-Pitre, les navires arrivaient, que les vivres étaient abondants, et M. le contre-amiral Gourbyre y exprime, dans les termes les plus vifs, sa reconnaissance du généreux empressement que les colonies étrangères de St-Thomas, St-Barthélemy, la Dominique, Ste Lucie, la Barbade, Demerari et la Trinidad ont mis à venir en aide à notre colonie : « Elles n'auraient pas autrement agi, ajoute M. Gourbyre, eussent-elles été Anglais, des Danois et des Suédois. »

— Nous avons des nouvelles par le steamer Medway, dit le Morning Post, des malheureuses îles qu'a ébranlées le tremblement de terre du 5 février. Ces îles sont toujours visitées, depuis ce jour fatal, par de petites secousses, ce qui, joint à l'apparition d'une comète, jette dans l'esprit du peuple une agitation extraordinaire. A Saint-Thomé (Havane), le mardi 21 mars, on a ressenti un choc très violent vers le soir, ce qui a causé dans la ville un effroi général. On disait, pour augmenter les craintes, que Paris était en cendres et Bordeaux détruit par une incendiation. A la Barbade, depuis le tremblement de terre, la température était excessivement rude ; mais au départ du courrier, l'atmosphère comme çait à devenir un peu plus supportable. Des pluies fréquentes, dans toute cette

termination. Mais, au lever du soleil, Marie-Louise était sur la route de Gènes, et trois jours après, la frégate mouillait coquettement dans la baie de Naples.

C'est au milieu de ce refroidissement des sujets pour leur souverain qu'éclata la dernière insurrection, celle de 1831. Si nous ne parlons pas des sanglantes affaires de 1821, c'est que la signature de Ne-perez préserva le duché de Parme des échauffés que l'Autriche fit ériger dans les Deux-Siciles et en Sardaigne. On sait qu'en 1831 un ébranlement inattendu hâta fatalement l'explosion du mouvement révolutionnaire et tourna l'impatience des amis de la liberté Italiens contre le succès de leur noble cause. Charles-Albert, prince de Carignan, qui avait épousé les idées réformatrices en 1821, qu'on avait même proclamé par enthousiasme roi d'Italie et qui avait juré à ce titre d'imposer dans ses nouveaux états la constitution européenne des cortès espagnoles de 1812, se trouva en quelque sorte mis en demeure de tenir son serment. Quoiqu'il eût traité sa parole en faveur de la croix du duc d'Angoulême, les patriotes italiens espéraient que, par ambition personnelle, Charles-Albert réclamerait encore la direction du nouveau mouvement. On comptait que la mort du vieux roi Charles-Félix arrêterait l'effusion du sang en Piémont et que le prince de Carignan prendrait ses mesures pour contenir l'armée autrichienne en Lombardie. Les choses par malheur ne se passèrent pas tout à fait ainsi.

En février 1831, l'Italie semblait uniquement préoccu-

partie du monde qui a été frappée par le désastre, vont produire, d'après l'opinion des planteurs, une moisson abondante qui réparera les pertes.

— On lit dans le Bulletin des Tribunaux : « Hier, deux pêcheurs du Port-à-l'Anglais aperçurent de loin une jeune fille qui, après avoir erré quelque temps sur le bord de la Seine, parut tout à coup s'animer d'une résolution soudaine, et se précipita dans la rivière. Les deux pêcheurs avaient rapproché leur barque de l'endroit où elle était ; mais ils ne purent arriver à temps. Ne sachant pas nager, ils se mirent à Sonder la rivière en tous sens avec leurs crocs ; mais ce n'est qu'au bout d'une heure qu'ils sont parvenus à saisir la corps, déjà privé de vie, et à le ramener à bord.

« Le maire de la commune de Vitry, sur le territoire de laquelle cet événement s'était passé, en fut informé par un des deux pêcheurs, et se rendit sur le champ au Port-à-l'Anglais pour reconnaître le cadavre. La défunte était une jeune personne d'environ vingt-cinq ans ; elle portait une robe de mérinos rouge à fleurs, et avait sur elle des bijoux, une montre et une bourse renfermant environ 70 fr. tant en pièces de 5 fr. qu'en menue monnaie. On trouva aussi sur elle divers papiers parmi lesquels était un certificat de l'abbé L. ... ancien vicaire-général de Strasbourg, délivré à Marie Viguer, qui était restée pendant trois ans à son service, ainsi qu'une lettre adressée à la même Marie Viguer chez l'abbé L. ... lui annonçant l'envoi d'une somme de 600 fr.

« Un médecin fut appelé pour examiner le cadavre et constater les causes de la mort, il a remarqué que cette fille avait aux mains et aux pieds quatre incisions profondes, qu'elle s'était faites sans doute en voulant essayer un autre moyen de suicide qui ne lui avait pas réussi.

« Pendant que cette enquête se faisait, M. le maire de Vitry avait expédié un message à M. l'abbé L. ... pour lui apprendre l'événement, et lui demander des renseignements sur la fille Viguer ; il resta fort surpris de recevoir une réponse dans laquelle l'abbé L. ... déclarait en deux mots qu'il ne connaissait pas cette fille. Il faut supposer alors que le certificat et la lettre sont faux, et il devient difficile d'expliquer ces circonstances. »

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 24 juillet.

- De Buenos Ayres, le brick anglais Spider, il part pour Rio le 26.
- De Ste.-Catherine, barque sarde Bruciani, à J. B. Caparro.
- De Ste.-Catherine, brick goëtte brésilien, suit pour Buenos Ayres.
- De Bordeaux, barque française Craisquar.
- De Cadix, frégate américaine Ceriolone, avec sel.

pée de l'élevation du cardinal si populaire Mauro Capelloni à la dignité de souverain pontif sous le nom de Grégoire XVI, lorsqu'un beau matin, quelques jours après son triomphe au conclave, les étudiants de l'université de Bologne, se rassemblant à la hâte et sans armes dans un café, se précipitèrent ensuite avec de grands cris vers le palais du légat et lui signifèrent leur résolution de ne plus obéir à aucun gouvernement papal. Le légat étant absent pour la tenue du conclave, ce fut le prolegat qui reçut ce compliment. Il ne répondit pas un mot, demanda son carrosse et des chevaux de poste, et bientôt en la ville, fuyant à toute bride sur la route de Rome. La garnison de Saint-Père fut désarmée ; on chanta des hymnes révolutionnaires ; un gouvernement provisoire et une garde civique s'installèrent dans la ville. Ce mouvement se propagea à Faenza, à Rimini, à Ravenne ; les troupes papales d'Ancone firent cause commune avec les insurgés, et en moins de quinze jours, l'ardente jeunesse de la Romagne était en vue du Vatican. L'ambassadeur de France obtint du pape de ses chefs, mais le gant était jeté. Les insurges comprirent qu'il fallait vaincre ou succomber.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS.

On désirerait trouver à louer une maison avec deux ou trois pièces et cuisine pour deux personnes, celles qui aurait en disposition le logement comme on le désire peuvent donner renseignements rue du 25 de mai, n. 67.

AVISO.

Se desea encontrar una casa con dos o tres piezas y cocina para dos personas, las que la tuviesen y gustasen alquilárselas, ocurrirán a la calle de 25 de mayo núm. 67.

PARTIE OFFICIELLE.

LE CHEF POLITIQUE ET DE POLICE DU GOUVERNEMENT, ORDONNE :

Art. 1er. A partir du lundi, 24 du courant, demeurent sans valeur et sans force aucune les papelettes d'exception de la patente extraordinaire accordées aux étrangers qui servent dans les rangs de la liberté et de l'honneur.

Art. 2. A partir du même jour, le chef politique et de police donnera de nouvelles papelettes d'exception aux étrangers qui attesteront avec un certificat des chefs respectifs des corps auquel ils appartiennent, qu'ils sont enrôlés dans les rangs de la liberté et de l'honneur.

Art. 3. Soit publié par édit et pendant deux jours, dans les journaux de la capitale

Montevideo, 21 juillet 1843.

ANDRÉS LAMAS.

AVIS OFFICIEL.

La comisión, chargée de découvrir et de prouver les crimes et les assassinats de Rosas et de son armée, invite toutes les personnes, soit nationales, soit étrangères, qui voudraient assister aux déclarations des témoins de ces crimes et de ces assassinats, à se rendre chez D. Alejo Villejas, rue de las Piedras, n. 95, où se réunit tous les jours la comisión, à 11 heures du matin.

AVIS DIVERS

A AFFRETER.

Pour n'importe quel port de France. Le navire français, neuf, "Paros", capitaine Leconte. S'adresser chez Amoye et Michaud, maison Lavalleja.

AVIS.

Il y a de très belles sang-sues, nouvellement arrivées de France, dans la barberie en face de la Police.

AVIS.

Madame Chastelet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos, à la rue del Rincon, n. 143, à l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à collectionner tous les objets de mode, remettre à neuf les marabouts; l'on trouvera en outre chez elle, un assortiment complet de parfumeries, de mercerie et de lingerie.

AVIS.

Les personnes qui devront pour comptes, billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicot boulanger, sont prévenues, que,

s'ils en payent le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

AUX LEGIONS ETRANGERES.

Démonstration de la répartition des terrains offerts.

Le gouvernement de la république et les chambres ont décrété avec force de loi, que la présente guerre terminée, il serait donné en propriété et à titre de récompense aux légions française et italienne, et à tous les étrangers qui s'armèrent comme elles, VINGT LIEUES DE TERRAINS DE PROPRIÉTÉ PUBLIQUE SUR LE LITTORAL DE LA REPUBLIQUE. — Remarquons en passant que c'est sur le littoral, c'est-à-dire sur les côtes de la république, où les terrains ont une plus grande valeur. Il leur a été promise également 50,000 têtes de bétail.

Laisant de côté l'examen de la répartition de ce bétail, dont le calcul est très facile, je le ferai seulement à l'égard des terrains.

Chaque lieue de terre dans le pays contient soixante cuadros de hauteur et soixante cuadros de base; ce qui fait 3,600 cuadros en superficie ou carrées; cette somme multipliée par 20, qui est le nombre de lieues, donne un total de 72,000 cuadros carrés. Eh bien! En supposant que les légionnaires étrangers soient au nombre de 3,500, chaque individu aura indubitablement pour sa part environ DIX-NEUF CUADROS de terrains. Pour peu que cela vaille, on peut calculer que chaque varre carrée vaut un réal, la valeur en est beaucoup plus élevée, puisque nous avons vu M. Lafone vendre à deux réaux (argent) la varre carrée de ses terrains à la barra del Pantanoso. Chaque cuadro contient 10,000 varres carrées; les dix-neuf cuadros font 190,000 varres, qui à un réal, présentent une valeur de 23,750 piastres; récompense magnifique assurément quand même on en diminuerait la valeur de moitié, en calculant à un demi réal la varre, puisque cela produirait encore environ 12,000 piastres pour chaque individu. Si l'on joint à cela le produit qui sera tiré d'une aussi grande étendue de terrain par plus de 3,000 hommes laborieux, la valeur monte à une hauteur prodigieuse. Chaque soldat aura obtenu cette récompense, en défendant sa vie contre les couteaux des égorgeurs, qui ont juré d'exterminer les étrangers et leurs familles; il aura de plus conquis pour toujours l'amitié et l'estime d'un peuple généreux et reconnaissant.

Ma démonstration mathématique est, j'en suis sûr, claire et vraie.

Un ami des Légionnaires.

AVIS.

L'ex-commandant des Volontaires de la Liberté, prévient tous les individus ayant fait partie dudit corps, qu'il n'a pu jusqu'à ce moment recevoir la solde qui leur est due; mais que, pour éviter leurs réclamations, il les prévient par la même voie, de jour, du lieu ou de l'heure où ils devront se présenter pour recevoir ce qui leur est dû.

Le commandant,
Adre. Barrera.

Changement de domicile.

La lithographie de l'Etat, a transféré son domicile de la rue de las Cámaras à celle du 25 de Mayo, n. 221, au 1er étage de la maison de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

La protection que le gouvernement a daigné prêter à ce nouvel établissement est une preuve qu'il n'épargnera aucun soin pour satisfaire les personnes qui désireront l'occuper en tout ce qui concerne cette profession; soin, promptitude et prix modérés.

Changement de domicile.

Madame Mortet accoucheuse vient de transférer son domicile de la place de la Constitution à la rue du 25 Mai, n. 121, où est le magasin de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la arcaillera, le Chanté du Départ, le Veillon au salut de l'Empire et la Parisienne.

Une nourrice française dont le lait n'a que quinze jours, désire trouver un enfant pour nourrir chez elle, s'adresser à côté du café de l'Immortel, chez M. Jean Julien à la pasteria.

Celui qui aurait un billard et voudrait louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos Ayres, n. 232 et 234.

La lithographie de monsieur Grolis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison. En attendant que lui monsieur Grolis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison,

Il a attaché à cette lithographie, un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servis avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste siné, maison Lavalleja, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandi, autrefois San Carlos, 90.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles se feront de mériter de plus en plus.

AVIS.

Maison Honore Gasparin, platero, rue del Rincon, on achete or vieux, argent et cuivre.

POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard; ayant grande partie de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Geres, rue de Buenos Ayres n. 158.

Le Gerant, Jb. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No. 34